Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 65 (1920)
Heft: 9

Artikel: Notre doctrine tactique
Autor: Lecomte, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-340327

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVe Année N° 9 Septembre 1920

Notre doctrine tactique.

En date du 2 juin 1920, le Département militaire suisse a fait paraître une petite brochure intitulée : « Principes à enseigner dans les cours et écoles de 1920 pour la préparation au combat ».

A côté d'idées fort justes, ces « Principes » en contiennent d'autres qui me paraissent fort discutables et que je voudrais soumettre ici à un examen.

Il est d'ailleurs naturel que les « Principes », rédigés pour subvenir aux besoins les plus pressants de l'instruction, basés sur une documentation forcément incomplète, ne soient pas le dernier mot de notre doctrine stratégique et tactique.

Mais, dans une armée de milices comme la nôtre, les chefs de troupe n'ont pas le loisir de méditer longuement sur les instructions qui leur viennent d'en haut. Il en résulte que celles-ci sont le plus souvent appliquées trop à la lettre, à moins qu'elles ne soient pas appliquées du tout.

C'est pourquoi j'estime que les officiers de carrière, que le gouvernement paie plus ou moins grassement pour consacrer leur temps au bien de l'armée, ont le devoir de faire part à leurs collègues miliciens, par la voie de la presse militaire, du fruit de leurs méditations.

C'est dans cet esprit que je prie mes camarades, y compris les auteurs et traducteurs des « Principes », de lire l'étude ci-dessous, dont le but est de mettre en garde contre une application trop littérale de la doctrine officielle.

Ce travail n'aura pas été inutile s'il a pour résultat de provoquer des éclaircissements officiels ou officieux sur les points soulevés, ou s'il engage d'autres officiers à donner

leur opinion à ce sujet dans les colonnes de la *Revue militaire suisse.*

* * *

Après quelques renseignements sur les nouveaux moyens de lutte, les « Principes » énoncent qu'à l'avenir, toute guerre débutera par ce que nous désignons sous le nom de guerre de mouvement et pourra par la suite, suivant les circonstances, se transformer ou non en guerre de position.

De cet axiome fort contestable, l'auteur tire la conclusion que *notre instruction tactique doit commencer par la guerre de mouvement.*

La fortification de campagne, qui est un des moyens de la guerre de mouvement comme de la guerre de position, formera le pont entre les deux.

J'avoue que ces assertions, qui ne sont étayées d'aucune preuve, m'ont grandement surpris et que, pour ma part, je suis d'un avis diamétralement opposé. Si j'insiste sur ce point c'est qu'il s'agit d'une question de principe, sur laquelle repose non seulement l'instruction mais toute l'organisation de notre armée.

Je pense pourtant qu'il est entendu, bien que cela ne soit écrit nulle part, que nous renonçons à toute stratégie offensive. Nous ne voulons conquérir ni la France ni l'Allemagne, mais seulement *défendre* notre petit pays contre tout venant.

Ce but stratégique sera-t-il vraiment plus facilement atteint par la guerre de mouvement que par la guerre de position ?

Pour faire la guerre de mouvement il faut des troupes *manœuvrières* et une organisation à la fois souple et puissante des services de l'arrière. Sinon la manœuvre échoue et même si elle obtient un succès initial, elle est arrêtée par l'insuffisance du ravitaillement.

Or, nous ne possédons ni ces troupes ni cette organisation. Nos troupes sont solides, mais peu manœuvrières ; nos services de l'arrière sont pauvres en ressources et en moyens de transport.

Il faut bien se mettre dans la tête que nous ne sommes plus aux temps de Sempach et de Morat, ni même de Mari-

gnan. Les Suisses de ces temps-là pouvaient, avec leurs longues piques, leurs morgensterns et leurs hallebardes, marcher à la rencontre de l'envahisseur et le culbuter.

Les Suisses d'aujourd'hui, sans artillerie lourde, sans chars d'assaut, sans aviation de combat, ne le peuvent plus. Ils le peuvent d'autant moins que celui qui entrera chez nous sera certainement décidé à y mettre le prix. Outre la supériorité des moyens, il aura aussi celle du nombre. Si nous marchons à sa rencontre nous sommes presque sûrs que c'est nous qui serons culbutés.

C'est pourquoi je crois, au risque d'être traité de trembleur, que, dans l'état actuel de notre instruction et de notre armement, nous devons renoncer à toute offensive de grand style.

La guerre de mouvement ne peut donc, pour nous, se concevoir autrement que sous la forme du combat en retraite, c'est-à-dire de la défense et de l'abandon successifs de positions *improvisées*. Si nous basons la défense nationale sur ce système nous serons infailliblement, au bout d'un temps relativement court, acculés à notre extrême frontière, c'est-à-dire à la défaite.

Pour défendre des positions *préparées*, il suffit, par contre, de troupes *solides*, — nous les avons, — et d'une utilisation rationnelle de notre terrain et de notre réseau routier et ferré.

Nous devons donc, à mon avis, prendre pour base de notre organisation et de notre instruction, non pas la guerre de mouvement mais la défense de positions préparées.

Ce point de vue a, d'ailleurs, été soutenu longtemps avant moi par l'un de nos officiers les plus éminents, le colonel commandant de corps Weber.

Au lieu de prendre pour modèles les Français et les Allemands d'août 1914, notre stratégie et notre tactique devraient s'inspirer de la défense autrichienne contre l'Italie. En renonçant d'emblée à la guerre de mouvement, les Autrichiens ont réussi, avec des moyens modestes, à arrêter l'envahisseur pendant une année entière, jusqu'au moment où les circonstances leur ont permis de déclencher l'offensive de 1916.

Celle-ci une fois enrayée, la même méthode a permis à l'Autriche de tenir jusqu'à l'offensive d'octobre 1917.

Ne sont-ce pas là la tactique et la stratégie qui conviendraient à notre armée de milices ?

En cas d'invasion, je vois le gros de notre armée occupant, en travers du plateau suisse, une position préparée ou tout au moins étudiée d'avance. Pendant ce temps, une fraction d'armée mène le combat en retraite entre la frontière et la position en évitant de se laisser accrocher.

Ainsi, contre une attaque venant de l'Ouest [1], les divisions 3-6 occupent la ligne de l'Aar, du lac de Bienne au lac de Thoune ; les divisions 1 et 2 et la cavalerie d'armée mènent le combat en retraite de la Venoge à l'Aar.

Dans cette situation, la défense des positions préparées est tout ; le combat en retraite n'en est qu'un cas particulier.

* * *

Si j'avais rédigé les « Principes », j'aurais commencé par décrire l'attaque comme l'ennemi la mènerait avec tous les moyens offensifs anciens et nouveaux dont il disposera. J'aurais ensuite cherché à en déduire les principes qui doivent servir de base à notre défensive.

Au lieu de cela le rédacteur officiel nous donne une description de l'attaque comme nous la ferions, selon lui et comme, selon moi, nous devrions bien nous garder de la faire.

Dans cet exposé il n'est, très logiquement du reste, fait mention de l'emploi d'aucun des moyens offensifs que nous n'avons pas : artillerie lourde, chars d'assaut, aviation de combat, etc. L'auteur s'efforce d'expliquer comment notre infanterie, avec l'appui de notre maigre artillerie de campagne, doit préparer et donner l'assaut.

Je retire de cette description l'impression que contre une défense tant soit peu moderne, une pareille attaque ne pourrait aboutir qu'à une inutile boucherie. Mieux vaudrait donc, ce me semble, y renoncer d'emblée.

[1] Je prie mes lecteurs français de ne pas s'offusquer si je fais venir l'ennemi de l'ouest, mais nos voisins du nord et de l'est n'ont plus d'armées, et pour arrêter ceux du sud, il suffit de faire sauter quelques tunnels.

Si jamais nos Chambres fédérales votent de gros crédits pour l'achat de matériel d'offensive et pour une instruction plus approfondie de nos troupes, — et surtout de leurs chefs, — on pourrait reprendre la conversation. Je crains cependant bien qu'à ce moment-là ni l'auteur des « Principes » ni moi ne soyons plus de ce monde.

En attendant, soyons modestes et renonçons à prendre l'initiative de l'offensive.

Il va sans dire que nous ne devons pas pour cela nous cantonner dans la défensive passive. Soit dans le combat en retraite, soit dans la défense de positions préparées, il y aura de nombreuses possibilités de contre-attaques, grandes et petites. Vis-à-vis d'un assaillant qui vient de fournir un gros effort pour franchir un obstacle ou enlever une tranchée, nos réserves seront souvent dans un état de supériorité physique et morale qui compensera largement l'infériorité du nombre et des moyens matériels.

La contre-attaque, le coup de boutoir des réserves de bataillon, de secteur et de division doit être notre spécialité, à l'exclusion de l'offensive préconçue.

Il y a lieu de remarquer ici qu'au point de vue des procédés de combat de la section, de la compagnie et du bataillon, l'offensive et la contre-attaque sont à peu près identiques. Mes critiques tendent à modifier l'instruction tactique des commandants supérieurs, et non l'instruction technique de la troupe.

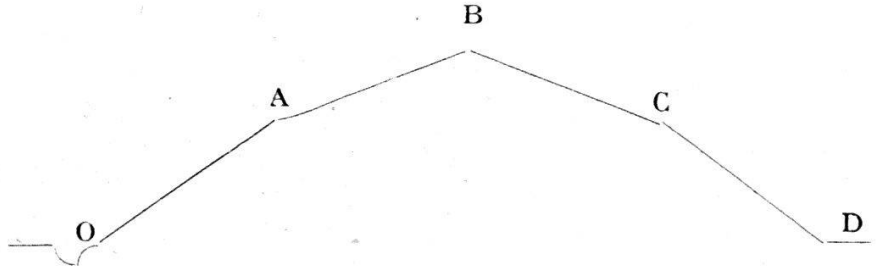
Je dois d'ailleurs reconnaître que les « Principes » proclament aussi hautement l'excellence de la contre-attaque. Par contre, leur conception de l'organisation d'une position et de sa défense me paraît fort critiquable.

Après avoir débuté en disant fort justement : *La valeur d'une position défensive dépend avant tout des possibilités de conduite du feu et d'observation de l'assaillant*, l'auteur s'enferre, à mon avis, en écrivant que[1] : *Toujours et dans toutes*

[1] L'édition française des « Principes » m'est parvenue alors que mon article était déjà rédigé d'après le texte allemand. Je n'ai pas cru devoir, dans mes citations, me conformer partout à la traduction officielle qui ne serre pas toujours de très près l'original allemand. Ainsi les mots : « toujours et dans toutes les circonstances » (unter allen Umständen immer wieder) de la citation ci-

les circonstances, tout chef de troupe doit n'avoir qu'une volonté : occuper, conserver ou reconquérir la première ligne de résistance, la ligne principale de défense.

Sous cette forme absolue et impérative, cette assertion me paraît erronée et, partant, dangereuse. Je voudrais le faire voir par un exemple.



Supposons derrière un obstacle naturel O une hauteur O A B C D que je veux défendre.

Si je m'en tiens strictement à la lettre des « Principes », texte allemand, mon infanterie devra donc à tout prix tenir ou reprendre la ligne passant par O, car ma ligne « la plus avancée » sera certainement à l'obstacle, ne fût-ce que pour le surveiller.

Le texte français, qui semble mieux rendre l'esprit de l'auteur, exige que je tienne la « première ligne de résistance ». Or, même en admettant que je renonce à offrir de la résistance en O, j'en offrirai certainement en A, d'où j'ai des vues sur O et sur l'avant-terrain.

La ligne que je devrai, d'après les « Principes », avoir la ferme volonté d'occuper, conserver ou reconquérir, sera donc la ligne passant par A. J'organiserai donc ma contre-attaque quelque part entre A et B, ou entre B et C, et je la déclencherai en direction de A, *toujours et dans toutes les circonstances.*

Si c'est vraiment là ce qu'on a voulu dire, l'assaillant n'aura pas besoin de se casser la tête pour deviner les inten-

dessus ne se retrouvent pas dans le texte officiel français, qui se contente de dire : tout chef dans la troupe doit n'avoir qu'une volonté, etc....

De même le terme « vorderste Linie » qui signifie littéralement « ligne la plus avancée » est traduit officiellement par « première ligne de résistance », ce qui est une notion quelque peu différente.

tions de son adversaire. Il n'aura qu'à lire les « Principes » qui ne sont pas confidentiels.

Evidemment ce n'est pas cela qu'on a voulu dire, car on sait à Berne aussi bien qu'ailleurs que la fortification doit être pour le chef un cadre de manœuvre et non une camisole de force. La manière dont le défenseur montera sa manœuvre ne doit être réglée par aucun schéma. Elle dépendra du but qu'il se propose, des moyens dont il dispose et du terrain.

* * *

En thèse générale, le défenseur pourra poursuivre deux buts différents : ou bien, tenir la position pendant un temps limité pour permettre à la décision de se produire ailleurs ; ou bien, tenir à tout prix pour empêcher l'ennemi de rompre le front, même en y mettant son temps.

L'assaillant, lui, aura toujours comme objectif la ligne passant par C, la seule qui lui permette de contrôler l'arrière-terrain, et de monter une nouvelle manœuvre pour exploiter le succès obtenu. Le but du défenseur sera donc toujours d'empêcher l'assaillant d'atteindre C.

S'il ne vise qu'à gagner du temps, sa manœuvre consistera à faire entre O et C une guerre de chicane, de façon à empêcher l'assaillant d'atteindre C en temps utile.

La manière dont il s'y prendra dépendra essentiellement du terrain. On sait que dans un terrain favorable quelques mitrailleuses bien placées et bien gardées peuvent arrêter plusieurs jours une unité d'armée. Pour autant que les points O, A et B s'y prêteront, le défenseur disputera donc chacun de ces points avec des éléments sacrifiés, tout en organisant en C sa ligne de résistance qu'il tiendra à tout prix. De cette façon, il atteindra souvent son but sans que C soit sérieusement menacé.

Même si l'assaillant enlève relativement aisément O, A et B. il sera passablement à bout de souffle lorsqu'il atteindra B,

S'il essaie de pousser quand même, sans reprendre haleine, sur C qui est fortement organisé, il a bien des chances d'échouer.

S'il reprend haleine en B, son attaque est enrayée. Il ne pourra guère la reprendre que le lendemain ou le surlende-

main avec des troupes fraîches ou tout au moins réorganisées.

Le défenseur aura atteint son but, qui est de gagner du temps.

Si, par contre, conformément aux « Principes », le défenseur cherche à tout prix à tenir ou à reprendre A, il s'y usera prématurément et aura bien des chances d'être rapidement bousculé.

Prenons un exemple :

A 5 heures l'assaillant franchit l'obstacle O ;

à 5 h. 30 il aborde A ;

à 6 heures la contre-attaque se déclenche de B sur A ;

à 7 heures elle est définitivement brisée.

Le défenseur n'ayant en arrière de A aucune organisation défensive sérieuse, mais un simple dispositif de contre-attaque, l'assaillant atteindra facilement B et C et gagnera la bataille.

* * *

Si le but du défenseur est non pas seulement de gagner du temps mais de tenir la position à tout prix, la tactique officielle me paraît encore plus mauvaise que dans le cas précédent.

Je reprends mon exemple.

Ma contre-attaque étant définitivement brisée à 7 heures, l'ennemi me bousculera exactement comme dans l'autre cas, puisque je n'aurai rien ou presque rien derrière.

Il est vrai que ma contre-attaque peut réussir. Mais, d'abord, est-ce probable, si je contre-attaque sur A ? Je ne le crois pas. J'ai déjà relevé que si l'ennemi a pris la peine de lire le texte allemand des « Principes » il saura que toujours et dans toute circonstance, tout chef suisse contre-attaque sur cette première ligne ; il aura donc pris ses mesures pour recevoir cette contre-attaque avec les honneurs qui lui sont dus.

Cela pourra se faire de deux manières : ou bien, en continuant la progression d'A sur B et en écrasant la contre-attaque dans l'œuf sous le barrage roulant et les chars d'assaut, suivis de près par les groupes de combat de l'infanterie ; ou bien, en laissant la contre-attaque se déclencher

et en la disloquant au moyen de barrages fixes d'artillerie, de mitrailleuses et d'engins d'accompagnement.

En même temps, l'assaillant continuera ses tirs de neutralisation sur l'artillerie du défenseur.

Ainsi reçue, la contre-attaque, mal appuyée par son artillerie, aura bien des chances d'être promptement enrayée.

Evidemment, il ne faut pas pousser le tableau trop au noir. Le terrain peut exclure l'emploi des chars d'assaut, les tirs de l'artillerie ennemie peuvent être mal réglés, l'infanterie ennemie peut être à bout de souffle. La contre-attaque sur la première ligne peut exceptionnellement réussir. Dans la dernière guerre elle a, nous dit-on, souvent réussi. Mais il faut bien dire que les troupes de contre-attaque disposaient en général de moyens qui nous manquent : canons légers, mitrailleuses légères, lance-mines et lance-flammes, grenades à fusil, etc. D'ailleurs, rien ne prouve que la plupart de ces contre-attaques aient été faites sur la première ligne ; fort souvent, elles ne se sont déclenchées qu'après que l'assaillant eut traversé plusieurs lignes.

Admettons maintenant que notre contre-attaque lancée de B sur A ait réussi. A 7 heures nous sommes de nouveau en possession de A. Y serons-nous dans une situation bien enviable ? Evidemment non.

L'assaillant qui a eu tout le loisir, avant l'assaut, d'organiser ses tirs contre A, n'aura pas de peine à les réorganiser. Les troupes de contre-attaque, massées en A dans des ouvrages bouleversés par le bombardement précédent, souffriront beaucoup. L'assaillant, qui a en général la supériorité des moyens, aura beau jeu pour monter un nouvel assaut ; le défenseur sera dans de mauvaises conditions pour y résister.

La tactique officielle aboutira probablement, aussi dans ce cas, à la défaite.

Il va sans dire que le problème est en réalité plus complexe que cela. La couverture du sol jouera un grand rôle dans les décisions du défenseur dont tout le dispositif doit être, autant que possible, soustrait à l'observation ennemie, en particulier à l'observation aérienne.

Ainsi si O A B C D est entièrement nu, on ne l'occupera que si aucune autre solution n'est possible ; s'il est entièrement boisé, on pourra, pour tirer de l'obstacle tout le parti possible, être amené à faire passer la ligne principale par O et à contre-attaquer d'A contre O. Si la hauteur n'offre des couverts suffisants qu'entre A et B, on pourra concentrer toute l'organisation entre ces deux points, et ainsi de suite ; dans un autre cas, on n'utilisera peut-être que B C ou C D.

La ligne de résistance passera donc, suivant les circonstances, n'importe où entre O et C. C'est au chef à décider, dans chaque cas.

Le chef qui a pour mission de défendre un terrain doit en organiser la défense d'après sa conception de la manœuvre et d'après la nature du terrain et non d'après un schéma quelconque.

C'est d'ailleurs ce que les « Principes » proclament très haut au sujet de l'attaque :

Le groupement de l'infanterie pour l'assaut doit être le résultat d'une mûre réflexion ; il ne doit pas reposer sur un schéma tel que celui de l'attaque par vagues.

Il est regrettable qu'après avoir écrit cette phrase si juste on aboutisse à imposer un schéma à la défense.

Car c'est bien à cela qu'on aboutit, et ce schéma, malgré les leçons de la guerre, est presque celui d'avant-guerre : *organiser le plus fortement possible une seule ligne et la tenir à tout prix*, cela alors même que l'expérience de la guerre est toute en faveur d'un large échelonnement en profondeur.

L'infanterie, est-il dit, a comme première tâche d'établir un obstacle ininterrompu et de creuser une tranchée continue sur la première ligne de résistance.

Ensuite, elle organisera à l'intérieur de la position des nids de mitrailleuses, de petits centres de résistance, des abris, des cheminements et des liaisons téléphoniques... *On évitera tout ce qui aura le caractère d'une tranchée plus ou moins continue ou même d'un groupement linéaire*, cela pour ne pas révéler le dispositif à l'aviation ennemie.

L'organisation d'une deuxième ligne est donc pour ainsi dire interdite, sans tenir compte de la couverture du sol,

qui permettra souvent de la soustraire complètement à l'observation ennemie, terrestre ou aérienne.

Le tacticien officiel tient absolument à mettre tous ses œufs dans son premier panier, car il écrit encore :

« Le défenseur pourrait être tenté de fournir sa résistance principale dans une deuxième ligne, bien enterrée, bien appuyée par le feu d'artillerie et bien protégée par la première ligne contre l'observation ennemie [1].

» Mais un assaillant avisé ne tombera pas dans ce piège... ...Après avoir enlevé la première ligne, il tâtera le terrain ; se heurte-t-il à une deuxième ligne fortement organisée, il en préparera soigneusement l'assaut et n'attaquera qu'à bon escient. Si, à ce moment, le défenseur se replie sur une troisième ligne, le même jeu se reproduira et ainsi de suite... »

Le défenseur perd ainsi peu à peu du terrain, jusqu'à ce qu'il soit à bout de forces. Il ne peut donc pas atteindre son but de cette façon ; il ne peut l'atteindre que par la contre-attaque. »

L'auteur a certainement raison de prôner la contre-attaque, mais dans son exposé en faveur de ce procédé de combat, il paraît avoir perdu de vue plusieurs choses :

Premièrement que, de son propre aveu, l'existence d'une deuxième ligne occasionnera à l'assaillant une perte de temps. Lorsque le défenseur ne cherche qu'à gagner du temps, ce qui sera souvent le cas, par exemple dans le combat en retraite, son but sera atteint par là-même.

Deuxièmement, que le défenseur n'est pas seul à s'user. Si les *pertes* de l'assaillant en tués, blessés et prisonniers sont parfois faibles, la consommation de munitions, l'usure du matériel, les privations imposées à la troupe, bref, *l'effort* est toujours beaucoup plus grand de son côté. Il risque fort de se trouver le premier à bout de forces et d'être à la merci d'une contre-attaque partant non pas du terrain vaguement aménagé du schéma officiel, mais d'une deuxième, troisième ou quatrième ligne fortement organisée.

Troisièmement, que la contre-attaque exécutée d'après

[1] Il est assez difficile de comprendre comment la première ligne protégera la seconde contre les photographies d'avions.

son schéma a, comme je viens de l'exposer, fort peu de chances de réussir.

* * *

Il me semble qu'il faut, en somme, retenir des « Principes » trois idées justes :

1° Dans l'organisation d'une position défensive, il est essentiel de soustraire la ligne principale et le dispositif de manœuvre à l'observation ennemie, terrestre et aérienne.

2° La défensive passive, sur des lignes successives, ne peut conduire au but que lorsque celui-ci est uniquement de gagner du temps.

3° Pour briser la force de l'adversaire, le défenseur doit contre-attaquer.

Quant à la méthode de combat défensif qui consiste à organiser une ligne continue et seulement une, et à la tenir ou la reprendre à tout prix, toujours et dans toutes les circonstances, je crois avoir montré qu'elle bride l'initiative des chefs et qu'elle ne conduit généralement pas au but.

On me dira peut-être que j'ai mal compris les « Principes ». C'est possible, mais alors c'est qu'ils ne s'expriment pas clairement. Je connais des gens très intelligents qui les ont compris comme moi et qui, par conséquent, les appliqueront ainsi dans l'instruction de leurs subordonnés, ce qui, à mon avis, serait néfaste.

On me dira peut-être aussi qu'il est plus facile de critiquer que de produire, qu'il ne suffit pas de démolir, mais qu'il faut aussi rebâtir.

On aura parfaitement raison. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai énoncé les trois principes ci-dessus, que je développe comme suit :

1° *L'organisation d'une position défensive* comporte toujours un certain échelonnement en profondeur.

Les commandants des grands secteurs fixeront le nombre et l'organisation de détail des échelons en tenant compte du but poursuivi, du terrain, du temps et des moyens disponibles.

Il y aura dans la règle au moins trois échelons : de protection, de résistance et de manœuvre. Dans la guerre de

mouvement, le temps manquera en général pour en organiser davantage. Lorsque le temps le permettra, il sera le plus souvent avantageux d'augmenter le nombre des échelons de protection et de manœuvre.

L'organisation de détail des échelons variera de la ligne continue pliée au terrain avec obstacle continu, au système de centres de résistance isolés avec obstacle indépendant, se soutenant mutuellement. Cela dépendra essentiellement de la nature du terrain et de sa couverture.

On fera, surtout dans la zone de protection, un large emploi des ouvrages simulés, pour dérouter l'observation ennemie.

Lorsque les circonstances le permettront, on organisera en avant de l'ensemble décrit ci-dessus une position avancée, tenue par des avant-postes, et en arrière une position de repli, tenue par des troupes réservées.

2° La *résistance passive* est l'affaire des échelons de protection et de résistance.

Les *échelons de protection* seront occupés par de petits éléments d'infanterie et de mitrailleuses, qui tireront le meilleur parti du terrain, de façon à désorganiser le plus possible, en se sacrifiant au besoin, le dispositif d'assaut avant l'abordage de la ligne de résistance. Ces échelons consisteront le plus souvent en petits centres de résistance soigneusement dissimulés et camouflés.

L'*échelon de résistance* se défendra essentiellement par des feux croisés de mitrailleuses, battant un obstacle continu et le terrain immédiatement en avant. Ces mitrailleuses seront protégées par les gros des compagnies d'avant-ligne, établis soit dans des tranchées pliées au terrain, soit dans de petits centres de résistance.

L'*échelon de résistance sera tenu à outrance quoi qu'il arrive.*

L'*artillerie* de campagne, placée dans la zone de manœuvre ou plus en arrière, effectuera surtout des tirs de barrage sur l'avant-terrain.

L'artillerie lourde effectuera surtout des tirs de contre-préparation et de contre-batterie sur l'infanterie et l'artillerie de l'assaillant.

Des *pièces ou sections isolées* pourront être postées dans le voisinage de l'échelon de résistance pour des missions spéciales (flanquement, tir contre chars d'assaut).

3° *Le gros de l'infanterie sera tenu en réserve pour les contre-attaques.* Les réserves de compagnie, bataillon, régiment et brigades seront en général maintenues dans la zone de manœuvre.

Les réserves de division, de corps et d'armée seront, en arrière de cette zone, le plus souvent dans de simples abris, avec peu ou point d'organisation défensive.

Si la situation se stabilise, ces réserves organiseront une position de repli.

Les contre-attaques se feront soit par le feu seul, soit par la combinaison du feu et du mouvement, selon le terrain et la conception directrice du chef supérieur. Elles auront toujours pour but de conserver ou de reprendre l'échelon de résistance, qu'elles ne chercheront en général pas à dépasser.

Tout élément de l'échelon de résistance tombé au pouvoir de l'ennemi sera l'objet d'une contre-attaque immédiate de la réserve la plus rapprochée.

Les échelons de manœuvre devront surtout pouvoir donner des feux puissants de fusils et de mitrailleuses vers l'avant, pour appuyer les contre-attaques. Ils devront pouvoir, en cas d'échec de celles-ci, être transformés rapidement en échelons de résistance. Leurs obstacles seront disposés de façon à ne gêner ni le déclenchement de la contre-attaque ni sa progression, ni sa retraite.

Exceptionnellement, lorsque le terrain se prête mal à la contre-attaque, des éléments réservés pourront avoir la mission de tenir simplement leurs positions. Dans ce cas, celles-ci seront organisées comme échelons de résistance.

Voilà ma doctrine du combat défensif, le seul qu'à mon avis nous devons pratiquer.

Je la crois à la fois plus simple et plus clairement exposée que la doctrine officielle.

* * *

J'avais terminé cet article lorsque le beau livre d'Abel

Ferry : *La guerre vue d'en bas et d'en haut*, m'est tombé sous les yeux.

J'y trouve la confirmation de mes idées sur les dangers d'une application trop littérale des « Principes » officiels.

Membre de la Commission de l'Armée de la Chambre française, Abel Ferry — tué à l'ennemi en septembre 1918 — a eu l'occasion d'enquêter et de rapporter sur les deux grandes batailles du 16 avril 1917 et du 27 mai 1918, au Chemin des Dames.

Le rapport d'Abel Ferry sur cette dernière affaire, où les Allemands entrèrent dans le front anglo-français « comme dans du beurre », est particulièrement instructif.

La première position française était constituée par une ligne de réduits, forts et bien faits, à 3-4 kilomètres des lignes allemandes, et par deux premières lignes en contact avec l'ennemi, solides et couvertes de réseaux. Les abris étaient bons.

A 6 kilomètres des premières lignes, la position dite intermédiaire était bien organisée.

A 10 kilomètres en arrière, l'Aisne et les collines qui la bordent formaient une ligne de défense qui passait pour imprenable.

Les trois divisions françaises en ligne étaient parmi les meilleures de l'armée ; elles n'étaient pas fatiguées ; elles étaient renforcées en artillerie. Le front qu'elles tenaient — 33 kilomètres — était grand, mais pas excessif, étant donné la force du terrain.

Les directives du général en chef prescrivaient la défense par échelonnement en profondeur. La ligne de résistance devait être constituée de façon que l'ennemi ne puisse l'atteindre que dissocié et épuisé par le combat, et sans son artillerie. Dans l'esprit de ces directives, cette ligne aurait, semble-t-il, dû être au sud de l'Aisne.

Au lieu de cela, les instructions du commandant de la 6me armée, du 20 mai, désignaient comme ligne principale de résistance, la première ligne de la zone de bataille, la ligne avancée de la position intermédiaire constituant l'arrière de cette zone.

Le 11me corps devait « à tout prix » interdire à l'ennemi « de prendre pied au sud de l'Ailette et au nord du plateau des Dames ».

En vertu de ces instructions, qui semblent empruntées à nos « Principes », tout le monde avait bourré vers l'avant, même l'artillerie. Les divisions combattaient à partir de la première tranchée, sur une profondeur de 2 à 3 kilomètres.

On connaît le résultat de ces dispositions.

Le tir de l'artillerie allemande se déclenche à 1 heure, l'attaque d'infanterie à 4 heures. Avant midi, les Allemands ont franchi l'Aisne sur un large front. Les trois divisions sont anéanties ; toute l'artillerie est perdue ; il ne reste que quelques centaines de fantassins par division.

Le 27 mai, le commandant de la 6me armée a conduit sa bataille comme les « Principes » nous prescrivent de la conduire. Son armée a été bousculée, et l'ennemi a passé.

Ce n'est peut-être pas entièrement la faute de la méthode, mais ce n'est certes pas une recommandation pour celle-ci.

L'enseignement qui se dégage pour nous de la bataille du 16 avril 1917 est d'ailleurs à peu près le même.

Les 5me et 6me armées françaises, avec de gros effectifs et de puissants moyens offensifs, ont cherché à rompre le front allemand. Les Allemands ont enrayé, dès le premier jour, l'offensive française.

Leur première position, qu'ils avaient commis la faute d'occuper trop fortement, n'a pas tenu et ils y ont perdu beaucoup de prisonniers. Malgré cela, ils ont réussi à tenir les deuxième et troisième positions, surtout par le feu de l'artillerie et des mitrailleuses. Leur infanterie n'a guère contre-attaqué que les jours suivants, sans résultats décisifs. Les Français ont gardé le terrain conquis, mais ils n'ont pas passé.

Le général allemand n'a pas cherché, à tout prix, à reprendre sa première ligne, comme le veulent nos principes, mais il a gagné sa bataille.

* * *

Puisque j'ai repris la plume, je ne veux pas la déposer sans relever une lacune des « Principes » sur laquelle un cama-

rade a attiré mon attention : l'absence complète de toute allusion au moral de la troupe.

Evidemment, les « Principes » ne veulent pas que l'on néglige les facteurs moraux, mais il aurait été désirable de ne pas les passer entièrement sous silence dans des directives destinées à servir de base à la préparation au combat.

On éprouve un certain malaise en comparant la première phrase des « Principes » avec celle du nouveau règlement de manœuvres de l'infanterie française.

Nos « Principes » disent :

La méthode de combat que doit employer une troupe dépend de l'armement de cette troupe et de celui de son adversaire.

Cela est vrai, sans doute, mais comme cela paraît terne à côté du fier langage du soldat vainqueur :

La guerre vient de montrer une fois de plus que la victoire, en définitive, appartient à l'adversaire le mieux trempé, le plus tenace, à celui qui conserve jusqu'au bout le moral le plus élevé.

L.